

NOUVELLES OUGANDAISES

CARNET DE VOYAGE DE BASTIAN COLLET - VOLONTAIRE À GULU

Une année 2021 riche & compliquée

FORMATION MEDIA & PHOTO - 1

RENCONTRE SUR L'ÉGALITÉ - 2

CAMP DES RÉFUGIÉ·E·S À LA FRONTIÈRE SUD-SOUDAN - 3-4

L'AFRIQUE À MOTO - 5

TANZANIE - PHOTOS & RÉFLEXIONS SUR LE TOURISME EN AFRIQUE - 6-7

RETOUR AUX SOURCES - 8

MERCI POUR VOTRE SOUTIEN - 9

Voir le positif dans chaque moment malgré tout Fêter la fin d'année en famille

GULU, OUGANDA - DÉCEMBRE 2021

En cette fin d'année, je ne vous parlerai pas du nouveau variant Omicron qui chamboule les plans que nombreux d'entre nous recommençons à faire en vue des vacances d'hiver. On en parle bien assez dans les journaux.

Avec la famille Collet, nous avons d'ailleurs décidé de risquer le pari de nous voir à Noël comme prévu au Kenya pour 2 semaines ensemble entre safaris, montagne et retrouvailles sur la côte au bord de l'océan indien. De nature optimiste, nous croisons les doigts pour que nous puissions effectivement nous retrouver. En attendant, voici les dernières nouvelles de ce qui s'est passé ici depuis cet été. Bonne lecture!



Mieux communiquer, mieux témoigner de l'impact sur le terrain
Un défi passionnant à relever tous les jours avec GWED-G

Formation en media & photo

GULU - OCTOBRE 2021

Cet automne, j'ai enfin pu organisé un "training" prévu de longue date mais repoussé maintes fois à cause du Covid : une formation sur comment mieux communiquer avec les médias régionaux et nationaux ainsi qu'un atelier très pratique sur comment prendre de meilleures photos pour rendre compte plus fidèlement des apports de GWED-G sur le terrain.

J'ai contacté des experts locaux de la question car il me tenait à coeur de valoriser les talents qui sont légion ici à Gulu. Grâce à Nelson, Geoffrey, Eddie et Andrew, le staff de GWED-G est maintenant mieux équipé pour produire du contenu de qualité destiné aux donateurs et à la population locale.



Échange "au sommet"

DISCUSSION SUR L'ÉGALITÉ ORGANISÉE
PAR L'AMBASSADE FRANÇAISE - AOÛT 2021

Peu après mon retour de Suisse, j'ai eu la chance de pouvoir assister à un événement organisé par l'Ambassade française en Ouganda. Celui-ci visait à rassembler différents acteurs/-trices de la société civile engagés dans la défense des droits des femmes et des minorités. J'y ai représenté GWED-G pour remplacer notre directrice au pied levé, le lieu lui étant inaccessible car tout en haut d'une volée de marches infranchissables pour cette dernière qui se déplace en chaise roulante. Sur le volet inclusion et prise en compte des particularités de chacun-e, peut mieux faire... D'autant plus dans un événement qui se voulait rassembleur de nombreuses différences. J'ai donc rapidement rassemblé les idées qu'elle souhaitait y faire passer et m'y suis présenté à sa place.



Lors de cet atelier, nous avons chacun-e pu exposer nos différents points de vue et manières d'aborder la thématique de l'égalité en Ouganda ainsi que les nombreux challenges restant dans ce combat au long cours dans ce pays. Nous avons abordé la définition du genre, le poids du patriarcat dans nos sociétés (Thomas Sankara, révolutionnaire burkinabé, disait dans les années 60' : « Il n'y aura pas de véritable révolution sociale sans libération des femmes »), le féminisme, l'activisme qui lui est lié, les minorités LGBTQ durement persécutées en Ouganda, l'influence de la culture traditionnelle sur les habitudes difficiles à changer, la pression exercée sur les femmes lorsqu'elles atteignent la trentaine pour trouver un mari et faire des enfants (« You must produce babies at your age » ai-je souvent entendu), le droit à l'auto-détermination des femmes dans leur parcours de vie, l'importance de l'éducation dans le changement des mentalités.

J'y ai défendu les approches adoptées par GWED-G et présenté ses réussites, notamment dans la lutte contre les violences sexuelles basées sur le genre, le règlement des disputes foncières (monnaie courante pour les femmes qui se voient la plupart du temps expropriées de leurs terres en faveur d'hommes de leur famille, alors qu'elles leur reviennent pourtant de droit si on suivait un schéma égalitaire dans les héritages) et l'importance de considérer les hommes comme des alliés et non des ennemis (en tout cas pas tous) sur le chemin pour plus d'égalité (projet des *Role Model Men* mené par GWED-G, travaillant avec des hommes partageant nos valeurs d'égalité, censés convaincre d'autres hommes plus récalcitrants de l'importance de l'égalité entre hommes et femmes).

Des pistes politiques pour valoriser le travail du Care

Concernant le travail du *Care*, le Kenya est précurseur dans ce domaine puisque le parlement a cet automne traité de cette question en se demandant s'il ne fallait pas commencer à rémunérer ce travail dans le couple. Si cette idée mettra du temps à germer et reste sans doute compliquée à appliquer concrètement, elle a néanmoins le mérite de mettre la question à l'agenda politique et d'éveiller les consciences sur le volume de travail domestique et de *Care* considérable effectué par les femmes à travers le monde, travail non-payé bien évidemment. Vous auriez dû voir la réaction des Ougandais (hommes bien sûr) à mes côtés quand ils ont entendu la nouvelle. Pas encore prêts à cette évolution par ici...

De mon côté, j'ai tenté d'y aborder la notion de travail du *Care*, travail domestique et d'aide aux personnes souvent assumé par les femmes. J'ai également attiré l'attention sur le problème du *Bride Price* encore très présent dans le Nord de l'Ouganda (thématique détaillée dans ma seconde newsletter). Les modèles de femmes puissantes à des postes à haute responsabilité sont aussi sans doute la clé pour montrer la voie et encourager toutes les femmes à tenter leur chance et se considérer à juste titre comme l'égal des hommes. Finalement, nous avons pointé la nécessité de changer nos perceptions : prôner la masculinité positive, pas celle de la virilité écrasante et mal placée des hommes voulant montrer leur force, considérer les femmes non pas comme faibles et devant être protégées mais fortes et ayant droit à leur place sur un même pied d'égalité. Avec cette question restée en suspens : est-ce aux hommes de leur « laisser plus de place » ou aux femmes de « prendre leur place » ? La réponse se trouve sans doute dans un mix des deux.



Si j'ai trouvé les discussions très enrichissantes, je me suis permis une remarque en conclusion de cette rencontre: pour discuter des nombreux défis en cours et à venir sur les problématiques rencontrées par les femmes ougandaises et à travers le monde, il aurait sans doute fallu nous appliquer une meilleure représentativité des genres dans le panel présent. En effet, sur 13 participant-e-s, nous étions 4 femmes pour 9 hommes... Alors oui c'est déjà bien, mais cela démontre qu'un effort reste à faire pour une meilleure représentativité des femmes au sein de ces discussions qui les concernent directement ! Les efforts sont à entreprendre quotidiennement et chaque fois que l'occasion se présente. D'autant plus dans ce type d'évènement.

Pour finir cette journée, nous avons chacun-e pu conclure en 1 minute en tentant de résumer nos propos. Je vous laisse donc avec cette citation qui me plaît particulièrement et qui m'a servi de conclusion :

« Le féminisme n'a rien à voir avec le fait de rendre les femmes fortes. Les femmes sont déjà fortes. Il vise en revanche à changer la manière dont le monde perçoit cette force. » - G. D. Anderson

Camp de réfugié-e-s UNHCR de Palabek

FRONTIÈRE OUGANDAISE AVEC LE SUD-SOUDAN - AOÛT 2021

Ici à Gulu, ma voisine Sophia avec qui je m'entends super bien est médecin. Elle vient de Newcastle (UK) et effectue en Ouganda sa recherche de doctorat sur la préparation des populations locales face aux épidémies. Elle n'aurait pas pu trouver timing plus à propos en cette période de Coronavirus. C'est hyper intéressant pour moi de pouvoir partager avec elle sur nos expériences respectives ici en Ouganda. Elle passe la moitié de sa semaine sur le terrain et la moitié de la semaine dans le logement voisin pour retaper ses notes, commencer à rédiger sa thèse et reprendre des forces avant de repartir de plus belle.



Son terrain n'est pas facile mais ô combien intéressant : elle travaille dans un camp de réfugié-e-s de l'UNHCR à Palabek, tout au nord de l'Ouganda, à la frontière avec le Sud-Soudan, d'où les réfugiés continuent à affluer chaque semaine. J'en parle ici car j'ai eu l'occasion de m'y rendre et de dormir sur place avec sa famille d'accueil fin août. Bien sûr, c'est une expérience forte en émotions tant il est rare de pouvoir accéder à ces camps qui sont logiquement réservés au personnel des organisations internationales et aux réfugié-e-s iels-mêmes. Mais grâce à Sophia et à ses contacts sur place, une de ses amies et moi avons pu y entrer et y rester pendant 24 heures. Loin de moi l'idée de réussir ici à donner une représentation fidèle de ce qu'est la vie dans ces camps, mais j'avais quand même envie de revenir sur ce qui m'a le plus marqué durant ce séjour très particulier.

1 - Lorsque nous sommes arrivés (en moto) à l'entrée du camp, une première chose me vient à l'esprit : nous, visiteurs, pouvons entrer comme bon nous semble ou presque dans ce camp, alors que les réfugié-e-s ont l'interdiction d'en sortir. Bien que ça ne me soit jamais arrivé, j'imagine que c'est un peu comme rendre visite à quelqu'un en prison. C'est fou d'avoir dû atteindre l'entrée de ce camp pour s'en rendre compte réellement. En discutant avec Sophia et l'un de ses désormais amis dans le camp, c'est une des principales difficultés les plus compliquées à expliquer aux personnes qui n'ont jamais vécu dans un camp. Car si ce que je décris plus bas ferait presque oublier ce détail si important, il reste bien évidemment l'une des caractéristiques les plus contraignantes pour la vie de ces gens bloqués dans ce no-man's land : impossibilité de rentrer chez eux car trop dangereux / impossibilité d'être citoyen-ne à part entière dans le pays d'accueil car n'ayant qu'un statut de réfugié-e ne leur permettant pas de travailler.

2 - Le travail précisément, 2ème chose marquante en se rendant dans les différentes zones du camp. Peut-on réellement interdire à 50'000 personnes de développer une certaine économie qui permet à toute société d'échanger et de subvenir à ses besoins. Car certaines personnes sont sur place depuis bientôt plus de 8 ans.

Un semblant d'économie informelle s'est donc développée à l'intérieur du camp : il y a un marché, quelques pharmacies, des coiffeurs, des petits bars improvisés, de petites échoppes vendant toutes sortes de produits de première nécessité. Logique, il faut bien que les gens vivent ! Si le développement de cette petite économie a été tolérée, les échanges avec l'extérieur sont eux plus contrôlés. Mais il y a bien entendu des choses qui ne peuvent pas être produites ou achetées sur place et qui doivent forcément venir de l'extérieur : essence, pain, certains médicaments. Il y a donc toute une filière qui s'est organisée depuis Kitgum ou Gulu avec des gens transportant et vendant aux réfugié-e-s ces produits au prix fort. Les réfugié-e-s, encore et toujours pris au piège, sont obligés de faire comme iels peuvent avec le peu d'options qu'on leur laisse.

3 - À force de voir ces images terribles des camps de réfugiés syriens à la télé, j'avoue que je m'attendais à assister à un certain chaos en arrivant. Or, les réfugiés se sont organisés en différents quartiers, avec pour chacun d'entre eux un leader pour représenter les intérêts des quelques 1000 à 3000 personnes les composant. Des élections sont organisées chaque 2 ans pour les élire. Quand on y pense, évidemment ça paraît logique également. Si les gens sont appelés à rester, il faut bien que la vie en société s'organise et que les besoins soient remontés aux plus hautes autorités du camp (UNHCR et Office du Prime Minister) pour une école ici, un centre de soin là, une source d'eau plus loin... Impressionnant néanmoins de découvrir ça de l'intérieur. L'ami de Sophia dont je parlais plus haut était d'ailleurs leader auparavant avant de laisser sa place. Qui de mieux placé pour nous expliquer le fonctionnement du camp. Ainsi que ses dysfonctionnements bien souvent.

4 - Pour ne pas me perdre dans une trop longue liste, la dernière chose qui m'a impressionné est l'agencement du camp. On peut très clairement distinguer la différence entre les premiers « quartiers » ou zones créées et les plus récentes. Dans les plus anciennes, les réfugiés se sont vraiment approprié le bout de terrain qu'on a bien voulu leur céder, avec des petits « jardins », des délimitations claires de leur parcelle, des chemins bien entretenus pour aller de zone en zone. Cependant, les réfugiés fabriquent ce petit chez-eux avec la certitude de l'incertitude : l'Ouganda ne leur laisse pas construire en dur puisqu'ils sont potentiellement appelés à quitter le camp dès que le conflit dans leur pays cessera.



Tout ce qu'ils construisent ne leur appartiendra donc jamais et c'est avec la certitude que tout leur sera enlevé qu'ils le font, mais avec un sacré courage de s'accrocher au jour le jour néanmoins.

Dans les zones créées cette année en revanche, la situation est bien différente : les réfugiés n'ont eu le temps que de tendre des bâches entre des branches ramassées alentour et de construire ainsi des abris de fortune en attendant de pouvoir construire mieux, plus adapté pour les nombreuses familles qui vivent à plusieurs sur quelques mètres carrés. Nous avons traversé ces zones pour rejoindre le terrain de l'ami de Sophia mais j'avoue que je ne me suis pas senti à ma place dans ces zones, pas légitime d'être là devant tant de misère.



LES CAMPÉMENTS DES RÉFUGIÉS LORSQU'ILS ARRIVENT SONT BASIQUES, C'EST AVEC LE TEMPS QU'ILS DÉCIDENT DE CONSTRUIRE SUR UN PLUS LONG "MOYEN-TERME"

Au final, c'est surtout cette situation terrible d'entre-deux qui caractérise le quotidien des réfugiés. Et c'est bien là tout leur drame. Car le danger au Sud-Soudan reste bien réel. Pour ne citer qu'un exemple, une femme que nous avons rencontrée a été kidnappée par des soldats au Sud-Soudan, battue et violée, à la suite de quoi elle est tombée enceinte.

Elle élève maintenant cette première fille aux côtés de ses autres enfants qu'elle a ensuite eus avec son mari. Voilà le quotidien dont on parle quand on parle du vécu de ces réfugiés. La violence qui les a poussés à l'exil d'abord, mais surtout l'impossibilité de construire des bases solides pour le futur de leur famille.

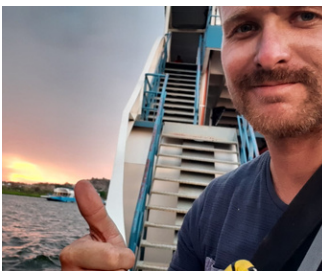
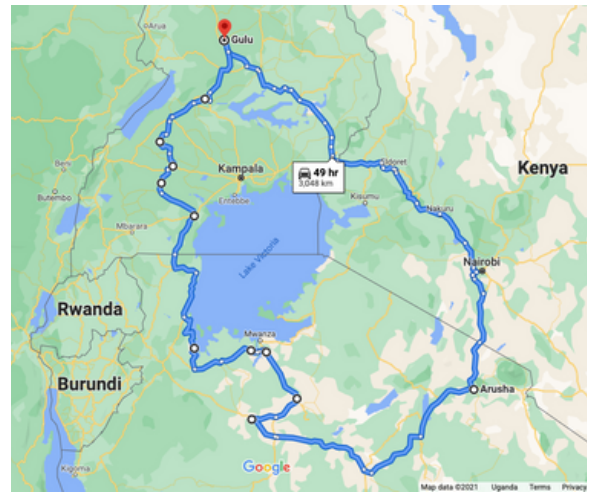
Traverser l'Afrique de la plus belle des manières 3000 km à moto !

La Tanzanie m'attirait depuis le début de mon engagement ici. Début octobre, Manon, une de mes meilleures amies de Suisse, m'a rejoint pour parcourir les grands espaces qu'offre ce pays aux gens incroyablement chaleureux.

Ou plutôt : je l'ai rejoint en Tanzanie à Arusha par la route, et en moto ! Cette façon de voyager, c'était à coup sûr la plus belle manière de voir l'Ouganda, le Kenya et la Tanzanie de l'intérieur, ainsi que ses habitant-e-s. La route fut longue et au total, ce sont 3000 km aller-retour que j'ai parcourus en faisant le tour du Lake Victoria, le plus grand lac d'Afrique.

Les routes varient entre goudron et terre battue, traversées de petits cours d'eau et de marais dans certaines régions encore peu développées de l'Ouganda, déserts et montagnes en Tanzanie et au Kenya. C'était un rêve que j'avais en arrivant en Ouganda et je n'ai pas été déçu.

Petit tour d'horizon en photos.



S'exporter hors-frontière

Revenir encore plus amoureux du continent

Tanzanie

La nature à l'état pur

OCTOBRE 2021

La Tanzanie, c'est un pays très similaire à l'Ouganda dans son sens de l'accueil, ses paysages très variés entre déserts et savanes vertes à perte de vue. Et sa VIE SAUVAGE !



Pour ce qui est du pays en lui-même, nous avons été époustoufflés par les espaces s'étendant à l'infini, la variété des paysages changeant si rapidement et le nombre d'animaux rencontrés dans le Parc du Seregenti, du Lake Natron et du Lake Manyara. Nous avons loué un 4x4 pour pouvoir profiter au maximum des routes et des paysages. Avec les aléas inévitables qu'une telle entreprise implique. Nous avons notamment perdu notre pneu de secours en route, mais avons été aidés par des villageois pour réparer les dégâts et continuer notre chemin.

Rouler dans les parcs en 4x4 de manière complètement indépendante était un plus que nous voulions absolument nous offrir, nous arrêtant parfois des heures pour guetter un lion à l'affût de sa proie, regarder des familles d'éléphants se déplaçant à leur rythme, et apercevoir les gnous dans leur fin de transumance, leur migration à l'infini qu'ils effectuent chaque année entre la Tanzanie (Parc du Seregenti) et le Kenya (Parc du Masai Mara).

Nous avons terminé notre voyage sur l'île de Zanzibar où nos journées ont été rythmées par océan, plages de sable blanc et soirées relax parfaites pour décompresser d'une année souvent compliquée. Comme pour mon précédent voyage, la meilleure façon de vous en parler, c'est encore et toujours en images.

TOUTES LES PHOTOS DE TANZANIE ONT ÉTÉ PRISES PAR LA TRÈS TALENTUEUSE MANON SQUARATTI
-> FUTURE PHOTOGRAPHE PROFESSIONNELLE AFRIQUE À N'EN PAS DOUTER !



Ouganda - Tanzanie - Kenya

LES VOYAGES ET LE TOURISME À L'AFRICAIN

Alors que l'Ouganda dispose encore d'une belle marge de progression dans le développement de son tourisme, la Tanzanie est elle en avance sur son voisin. Et cela alors même que les prix en Tanzanie sont particulièrement élevés, comme trop souvent dans le tourisme en Afrique comme j'ai pu le constater à plusieurs reprises. Tout est cher : la location d'une voiture pour visiter les parcs à sa guise, l'entrée des parcs nationaux elle-même, le logement dans les parcs (alors que nous dormions en camping !). Ces prix élevés seraient apparemment une volonté du gouvernement tanzanien d'éviter le « tourisme de masse » comme c'est le cas au Kenya apparemment... N'ayant encore pas tenté l'expérience kenyenne, il m'est difficile de comparer. Mais pourquoi ne pas la tenter avec ce que je connais déjà, mon expérience en Ouganda ?

Qu'on ne se méprenne pas : je défends le fait que les voyageurs paient le prix juste pour que cette activité économique profite le plus largement possible à la population. Mon souci, c'est précisément que ça n'est encore pas ou trop peu le cas actuellement.

L'argent généré est en général capté par les agences de voyage, quelques propriétaires des véhicules, et pas forcément redistribué correctement et directement aux acteurs qui font vivre ce secteur (rangers, guides, chauffeurs, employés des lodges, etc...).

De mon point de vue, il n'est pas normal que les prix que nous payons soient de l'ordre de ceux payés en Europe, voire plus chers (35\$ par personne pour une nuit en camping !) si cet argent n'est pas redistribué justement à l'arrivée. L'entrée des parcs est elle utilisée à bon escient pour entretenir les infrastructures, développer les pistes principales et lutter contre le braconnage. Le problème principal est sans doute que, tant que les riches touristes continueront à payer ces prix élevés, il n'y a pas de raison pour le secteur touristique de les revoir à la baisse. Ainsi, ces aventures africaines continueront à rester chères et inaccessibles aux classes moyennes et défavorisées, et encore moins aux locaux qui souvent n'ont jamais eu l'occasion de visiter les richesses de leur propre pays.

Les voyageurs/-euses qui ont la chance de visiter ce magnifique continent qu'est l'Afrique doivent continuer à payer le prix JUSTE. Mais le tourisme devrait profiter plus largement à la population locale.



Une femme à la tête de la Tanzanie

ENTRE PROGRÈS ET MÉFIANCE

La Tanzanie est dirigée depuis peu par une femme, fait rare sur le continent africain. Intéressé par la politique en général, j'ai souvent posé la question de ce qu'en pensaient les Tanzanien-ne-s. Beaucoup se montraient moyennement satisfaits de cette nouvelle présidence. 50% des personnes (hommes) étaient méfiantes du fait que ce soit une femme en charge des plus hautes responsabilités de l'État. La culture traditionnelle a encore beaucoup d'influence dans ce constat.

Mais les autres 50% ne justifiaient pas leur méfiance du fait que ce soit une femme, mais plutôt parce qu'elle serait pilotée par d'anciens puissants du pays. Le pouvoir reste aux mains de ceux qui ont le pouvoir. Cercle vicieux qui n'aurait du coup aucun rapport avec le genre. Ici encore, une meilleure représentativité de toutes les cultures constituant le pays et la réduction des rivalités entre ses différentes composantes (*tribes*) demeurent le réel principal défi à relever. En Tanzanie comme en Ouganda, le chemin vers une démocratie vraiment représentative et exempte de toute corruption semble ainsi encore long.

Mais pour ne pas dépeindre un tableau trop sombre, il faut cependant relever que le pays fonctionne plutôt bien, qu'il est sûr et que les perspectives d'avenir, grâce au tourisme notamment, sont positives.



MME SAMIA SULUHU HASSAN, NOUVELLE PRÉSIDENTE DE LA TANZANIE DEPUIS 2021. © RFI.FR

Retour aux sources (thermales)

TAPER DES THÈSES, FAIRE LES DOCTEUR·E·S, CULTIVER LA CULTURE DU DÉBAT

Après mes séances d'exercice à la salle de gym d'un des hôtels de Gulu, je m'offre parfois le luxe d'une petite séance hammam-sauna dans ce même hôtel. Ces lieux sont évidemment fréquentés par une classe ougandaise plus aisée, parfois, voire souvent, par les politiciens de la région. Si je me garde bien de donner mon avis, je ne peux m'empêcher d'écouter leurs conversations qui y surviennent immanquablement. J'ai parfois l'impression de me retrouver dans ce que j'imagine être les thermes romains de l'époque, où sénateurs et décideurs échangeaient leurs points de vue et discutaient du futur de l'Empire. Ici comme dans les bars, c'est hallucinant de constater comme les Ougandais·e·s aiment la culture du débat et apprécient exposer leurs théories plus ou moins fondées.



CETTE PHOTO N'A PAS GRAND CHOSE À VOIR AVEC CE QUE JE VOUS RACONTE. MAIS ELLE REPRÉSENTE BIEN CE À QUOI POURRAIT RESSEMBLER UNE CURE THERMALE À ZANZIBAR ALORS JE VOUS LA METS LA QUAND MÊME. :)

Ces moments me donnent l'impression de me retrouver au « café du commerce » (comme il en existe chez nous aussi) où chacun·e donne son avis sur l'actualité, la politique, le futur du pays. Ce besoin d'exposer son point de vue et son argumentaire est universel bien entendu et il me rappelle également les discussions qui pouvaient rythmer nos sessions dans les parlements valaisans et séduinois.

Sans forcément en faire une généralité, et cette constatation n'engage que moi, ces moments de libre parole et cette culture du débat me rassurent car ils donnent l'espoir qu'en Ouganda comme chez nous, les citoyen·ne·s ont une vision d'avenir pour leur pays et souhaitent tendre vers un certain idéal démocratique dans lequel chacun·e a son mot à dire, qu'elle soit « simple » citoyen·ne ou à des postes à hautes responsabilités. Tant que ce dialogue pourra continuer d'exister (et tant qu'il n'est pas censuré par le pouvoir en place dans des contextes politiques plus tendus), alors les idées pourront continuer d'émerger pour, qui sait un jour, être toutes représentées dans les plus hautes sphères décisionnelles.

C'est ce que je souhaite à ce pays qui me donne chaque jour plus d'espoir que de désespoir pour son avenir, malgré les nombreuses embûches qui ne découragent pourtant pas ses habitant·e·s.



Notre directrice récompensée !

Ce mois de décembre 2021, la directrice de l'ONG pour laquelle je travaille, Mme Pamela Angwech, a été récompensée d'un prix par la très officielle **Coalition nationale des défenseurs des droits humains en Ouganda**.

HUMAN RIGHTS DEFENDERS
IMPACT AWARDS
2021



WINNER: NORTHERN REGION

PAMELA ANGWECH JUDITH

Pamela Angwech, Founder and Executive Director GWED-G, now one of the largest and respected CSO in the region with strong footages both at National, International and Regional Level.

Pamela has been very instrumental in advocating for the land rights of the women in Apaa.

www.hrdcoalition.org

Ce prix reconnaît non seulement son long et inlassable combat pour les droits des femmes, mais aussi le travail de toute notre équipe, engagée dans la défense des droits humains et de celles qui les protègent.

Cela confirme une fois de plus la pertinence du travail effectué par GWED-G tous les jours pour venir en aide aux femmes les plus vulnérables et à la population ici dans le Nord de l'Ouganda. Et ma fierté ainsi que mon plaisir de pouvoir y contribuer très humblement en faisant partie de cette merveilleuse équipe.



Merci pour votre soutien !

Suite du projet avec GWED-G

2020 À 2022



Vous êtes toujours plus nombreux/-ses à me faire des retours sur les nouvelles que j'essaie de vous envoyer le plus régulièrement possible. Merci ! Vous n'imaginez pas combien il est précieux pour moi de savoir que les réflexions qui me taraudent parfois ici font écho dans vos propres vécus. Mon projet ne peut continuer que grâce à vos dons. Petit ou grand, chaque don nous permettra d'aller au bout des projets menés par GWED-G pour défendre les droits des femmes et de la population ougandaise dans son ensemble. Je remercie encore une fois du fond du cœur celles et ceux qui y ont déjà contribué. Et tou-te-s celles et ceux qui le feront encore. À bientôt !

Pour continuer à suivre mes nouvelles, rendez-vous sur <https://www.facebook.com/bastiancolletvolontaire>
Pour tout connaître du projet : <https://eirenesuisse.ch/projet/droits-femmes-leadership-ouganda/>
Pour inscrire d'autres personnes à cette Newsletter, écrivez-moi à bastian.collet@graduateinstitute.ch



eirene
Suisse
Eirene Suisse
Construire la Paix Ensemble

Merci infiniment pour votre soutien !

Adresse de correspondance : Rue des Côtes-de-Montbenon 28 | 1003 Lausanne
Tél : +41 22 321 85 56 | e-mail : info@eirenesuisse.ch | www.eirenesuisse.ch
Coordonnées bancaires : Eirene Suisse | Rue des Délices 12A | 1203 Genève
CCP : 23-5046-2 | IBAN : CH93 0900 0000 2300 5046 2 | SWIFT / BIC : POFICHBEXXX
Mention : Bastian / Ouganda